

## Prologue

5 septembre 1978

Catherine Debailly profite du panorama. Depuis de longues minutes, elle ne peut se résoudre à quitter le décor de carte postale qui étend ses innombrables détails jusqu'à l'horizon. *À couper le souffle*, indique le guide qu'elle promène dans son sac depuis plusieurs jours. Assise sur un rocher, elle laisse ses yeux sauter de montagne en montagne en se persuadant une nouvelle fois que cette parenthèse va se révéler bénéfique.

Sur un coup de tête elle est venue se réfugier dans ce coin de Provence pour se couper du monde. À vingt-huit ans elle s'apprête à effectuer une nouvelle rentrée universitaire, côté enseignant cette fois. Grec ancien. La Sorbonne. Un *véritable phénomène*, selon ses professeurs. Elle soupire et cale sa joue dans sa main, apprécie la douceur d'une peau hydratée soir et matin sans la moindre exception. Rien n'est laissé au hasard dans son existence ponctuée de rituels.

Longtemps, elle s'est contentée de tout ça, parfois même satisfaite d'une telle réussite. Seulement pour qui ? Pour quoi ? Désormais, l'agrégation et le poste obtenu lui laissent un goût amer. N'est-elle pas en train de passer à

côté de l'essentiel ? Et si la majorité des étudiants se trouvaient dans le vrai ?

Plus le temps file et plus Catherine prend douloureusement conscience de la réalité. Elle est seule au monde et s'engage dans un destin qui la dépasse. Elle a laissé filer Antonio et ses projets de tour du monde. Il n'attendait pourtant qu'un signe de sa part pour la glisser dans ses bagages...

« Emmène-moi. »

Deux petits mots qu'elle a mâchonnés avant de ravalé. Les Catherine Debailly ne se lancent pas dans ce genre d'aventures. Pourtant elle était vraiment amoureuse. Peut-être aurait-elle su s'adapter, dompter sa peur de l'imprévu ?

La raison plutôt que le cœur, comme éternel leitmotiv.

Cette semaine de randonnée lui permettra de se ressourcer avant d'entamer l'année. Catherine cligne des yeux pour chasser une buée qui lui trouble la vue régulièrement lorsqu'elle repense à Antonio. Elle ne peut pas se laisser aller. Elle pince ses lèvres, fronce les sourcils, contrôle ses émotions du mieux qu'elle peut et se replonge dans son guide. Elle focalise son attention sur les descriptifs, fuit le malaise qui s'empare de son corps.

Elle pourrait décrire dans les moindres détails les contractions de l'estomac qui tentent de faire refluer vers son œsophage l'acidité de sa vie, lui causant désormais quotidiennement des brûlures insoutenables. Elle pourrait dépeindre précisément les nœuds qui entremêlent ses intestins, mais elle lutte, essaie de repousser le seuil de la douleur en la niant, relit les pages qui concernent la balade du jour, comme pour certifier à ses angoisses qu'il n'y a pas de place pour elles.

La description du site n'est pas exagérée. Oppède-le-Vieux, minuscule village presque inhabité, est une véritable pépite. Elle se lève, poursuit sa route au fil des ruelles désertes, se perd dans les mêmes réflexions que la veille et que l'avant-veille, qui seront inévitablement les mêmes demain, puisqu'elle a été trop lâche pour choisir l'aventure et qu'elle est bien trop rigide pour revenir sur sa décision. Cela ne changera jamais.

Après une heure d'effort, le soleil la regarde de haut : il doit être approximativement midi. Catherine s'arrête sur la petite place près du lavoir. Elle s'assoit sur la margelle et plonge avec délice les mains dans l'eau glacée, puis, heureuse de frissonner et de se sentir vivante, s'asperge la nuque. Vivante, voilà. Ici, même si elle souffre de ses choix et de ce qu'elle est, elle se sent vivante. Lorsqu'elle marche un long moment, que la fatigue physique se fait sentir, elle est presque en paix avec elle-même.

La vie ne pourrait-elle pas toujours être aussi simple ? Il faudrait qu'elle s'affranchisse des barrières qu'elle a elle-même plantées avec application, comme autant de clôtures cloisonnant une prison dorée dont elle rêvait. Mais comme toutes les fois où elle se sent prête à s'affranchir d'elle-même, la peur vient troubler les certitudes. Elle ne fera rien de ces résolutions emplies de bon sens : les craintes prennent toujours le dessus. Peur d'oser, peur d'avoir laissé passer sa chance, peur d'avoir suivi une voie toute tracée, mais si flagrante pour tous. Elle demeurera quoi qu'il arrive la fille d'Edmond Debailly, réputé professeur de grec ancien. Il est trop tard pour avoir ce genre d'états d'âme : elle ne peut plus reculer, une classe l'attend de pied ferme dans deux petites semaines.

Catherine sursaute. Des bruits de pas pressés la sortent du brouillard de ses pensées. Des talons claquent en un rythme étrangement soutenu sur les pavés usés. Elle n'a croisé âme qui vive depuis le début de sa randonnée, mis à part le vieil homme vêtu d'un bleu de travail, installé sur le rebord d'une fenêtre, qui semblait parler aux nuages. Elle a eu le temps de suivre le sentier qui mène au point de vue, de faire toute une série de photos et, délicieusement seule, d'entamer la descente sans se presser. À sa grande surprise, ce n'est pas un randonneur qui déboule sur la place, mais un vieil homme en costume. La cinquantaine grisonnante, il arbore une barbe soignée et un air profondément paniqué. Il s'arrête brusquement, jette un coup d'œil par-dessus son épaule en haletant et semble examiner les différents chemins qui s'offrent à lui sans calculer Catherine.

Il s'engage avec précipitation sur le sentier qui mène aux hauteurs du village, puis se fige à nouveau et entreprend de faire demi-tour. Catherine observe ses pieds : il porte des chaussures de ville tout à fait inappropriées pour les calades, son costume trois pièces anthracite est bien taillé, probablement fait sur mesure, sa cravate est épouvantablement bariolée, mais l'étoffe paraît soyeuse. Subitement, l'homme prend conscience de la présence de Catherine. Il hésite, esquisse quelques pas d'une curieuse danse avant de se décider à l'accoster. L'homme est livide, couvert de sueur. Une grande panique se lit sur son visage. Il peine à s'exprimer, et Catherine, pensant un instant avoir affaire à un déséquilibré, se raidit. L'individu tente de recouvrer son calme, prend une grande inspiration pour s'efforcer de se maîtriser.

– Je suis absolument... désolé de vous importuner. J'ai besoin d'aide...

– ...

– Pas pour moi, enfin, pas uniquement... Un problème à grande échelle.

– Vous n'avez pas l'air d'aller très bien. Voulez-vous un peu d'eau ? propose Catherine en tendant sa gourde à l'inconnu.

L'homme secoue la tête avec impatience.

– Pas le temps. Il faut m'aider. Tout seul, je suis fichu.

Catherine ne montre pas qu'elle est angoissée. Seule, dans cet endroit désert, en compagnie d'un individu perturbé... Elle ressent une incommensurable envie de fuir, mais se rassure en réalisant qu'elle peut le distancer rapidement. Il n'est pas chaussé pour entreprendre une course-poursuite et elle a une bonne condition physique. Cependant, quelque chose dans cette détresse la touche et elle ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine pitié. Le vieil homme paraît sincèrement paniqué.

– Je ne comprends pas.

– Écoutez, je ne peux pas... Je n'ai plus le temps... Prenez ceci et cachez-vous vite.

Joignant le geste à la parole, il fourre un petit paquet enveloppé de papier journal dans les mains de la jeune femme avant qu'elle n'ait le temps d'opposer la moindre résistance.

– Je crois que vous n'allez pas bien. Je peux aller chercher de l'aide si vous voulez ?

L'homme se met alors à agiter la tête de gauche à droite, une lueur triste au fond de ses yeux sombres.

– Je suis tellement désolé de vous mêler à tout ça... Mais je n'ai pas vraiment d'autres choix. Conservez ceci précieu-

sement, s'il vous plaît. Je vous contacterai d'ici un mois.  
Quel est votre nom ?

– Mais..

– Votre nom !

– Costello. Anna Costello.

– Anna Costello, répète l'homme, pour mémoriser l'information sans cesser de jeter des regards de tous les côtés. Surveillez les annonces, oui, voilà, les petites annonces du *Monde*... pendant un mois. Je vous contacterai et vous me rapporterez cela. En attendant, ne l'ouvrez pas, ça vaut mieux pour vous.

– ...

– Et si vous ne voyez rien d'ici un mois, contactez Lafargue, Montmartre, tout le monde le connaît. N'oubliez pas, Jean Lafargue. Merci, mademoiselle Costello. Merci infiniment.

L'homme reprend en courant le sentier du panorama, laissant Catherine sans réaction.

Il se retourne une dernière fois :

– Envoyez un message de ma part, vous trouverez son adresse dans l'annuaire. Dites-lui que je gère la situation, mais que si ça tourne mal, vous lui livrez le paquet. Je vous en supplie..., ajoute-t-il en la fixant intensément.

Quelques instants plus tard, Catherine perçoit de nouveaux bruits de pas.

Sans plus réfléchir, elle se faufile entre deux maisons en ruine.

2015

*Lundi 16 mars*

**J**e n'en croyais pas mes oreilles. Morte. La Merlu était bel et bien morte.

Jamais je n'aurais, même dans mes rêves les plus fous, imaginé pareil dénouement à mes problèmes de bureau. Étouffée par un beignet. Édith Merlu allait directement entrer au Panthéon des morts les plus idiots, et certainement pas par la porte de service.

Je haïssais cette femme. Je la détestais presque autant que j'avais jadis détesté Cindy Maubert, qui m'avait pourri mes années de collègue en propageant, et ce, dès le jour de la rentrée de sixième, la rumeur qu'une tache de naissance en forme de cuvette de W.-C. ornait ma poitrine. Seulement, la Merlu était décédée, et dans des circonstances atroces, qui plus est ; alors, comment se réjouir d'un tel événement ?... Je chassai de mon esprit une pensée ignoble : si l'accident s'était produit à la bibliothèque, étant donné la mise à niveau récente de mon brevet de secourisme et mon incroyable maîtrise de la manœuvre de Heimlich, je n'aurais pu faire autrement que de sauver l'horrible saleté qui me servait de chef. Une chance qu'elle soit décédée chez

elle... Oh mon Dieu ! Un monstre, j'étais assurément un monstre !

En quittant le reste de l'équipe encore sous le choc, je pris conscience que le ciel de mon avenir professionnel se débarrassait d'un épais voile nuageux. Je regagnai à la hâte mon bureau, officiellement pour me remettre de mes émotions, officieusement pour téléphoner à ma mère et lui faire part de ma plus que probable promotion : dans l'organigramme de la structure, j'étais la plus qualifiée pour le poste :

– Champagne !

– Tu sais bien que je n'aime pas qu'on m'appelle pendant le téléachat...

– Je répète : champagne !

– Tu es saoule ? Mais quelle heure est-il exactement ?

– Maman, fais un effort... Devine qui va passer très bientôt bibliothécaire en chef ?

– Eh bien ! On peut dire que tout arrive... Tu vois bien qu'en te forçant un peu, tu réussis à faire plaisir à ta petite maman, de temps à autre... Au fait, pourrais-tu me prêter ton collier rouge et blanc, celui avec les pois. C'est pour le mariage de la petite Monnier ; il irait bien avec mon chapeau. Je t'ai dit que les Monnier mariaient leur fille, n'est-ce pas ?

– À peu près soixante fois, maman... Tu écoutes quand je te parle ?

– Ils sont si fiers... Tu disais ? Ah oui... Oui, oui, c'est formidable, cette promotion ! Je ne me rappelais pas que tu avais passé des examens pour monter en grade ?

– Non... C'est plus compliqué que ça... En fait, la Merlu est morte.

– Ôte-moi d'un doute, ma chérie. Tu ne l'as pas tuée au moins ?

– Maman...

– Bon, eh bien, tu n'iras pas en prison, et c'est déjà pas si mal par les temps qui courent... On appelle ça le nivellement par le bas. Quand je pense aux Malzac et leur fils Didier et cette horrible histoire de chichon...

– Maman !

– Eh bien, quoi ? Tu crois que je ne sais pas que les jeunes appellent ça du « chichon » ? Bientôt, tu vas me dire que je n'ai plus l'âge de dire « chichon », quand je pense que...

– Bon, maman, je t'embrasse et je te rappelle ce soir.

Je raccrochai à peine irritée. J'étais depuis trente ans habituée aux dialogues de sourds échangés avec l'étrange femme qui assurait être ma mère.

Mes yeux balayèrent le dessus du bureau parsemé de miettes de cookies. Association d'idées pour le moins étonnante : les miettes évoquaient les beignets, les beignets, la Merlu. La Merlu était morte, c'était terrible, c'était tragique, mais j'allais avoir une promotion. Satan, voilà. J'étais un suppôt de Satan.

Dire que j'avais été à deux doigts de présenter ma démission à monsieur Toubon... Saquée en permanence, je désespérais d'évoluer un jour et songeais sérieusement à me mettre en recherche d'un autre emploi. Quel incroyable coup du sort ! J'étais pleinement consciente de l'absurdité des sentiments éprouvés, mais quiconque aurait subi mon quotidien se serait empressé de sortir en ce jour cotillons et chapeaux pointus.

Si j'avais compilé l'ensemble des méchancetés et autres crasses dont j'ai été la cible depuis cinq ans, je serais parve-

nue à constituer une œuvre en huit tomes, de six cents pages chacun. Oui, je détestais la Merlu, mais elle me rendait au centuple la haine que je lui vouais avec passion.

Au tout début, j'avais trouvé plutôt curieuse cette animosité envers moi. La plupart du temps, je ne suscitais que des réactions du genre très modéré chez mes semblables. La *gentille* Marie, celle qui ne fait même pas de vaguelettes. J'avais fini par comprendre la raison de cette agressivité : si la Merlu me maudissait à ce point, c'était parce qu'elle craignait que je la perce à jour. Ce qui finit effectivement par arriver... Mon exemplaire responsable avait en effet développé, à l'insu du reste du personnel et de la hiérarchie, un circuit de revente très sophistiqué de livres d'occasion sur Internet. Elle tirait de cette activité un très convenable deuxième salaire.

J'avais été à deux doigts de pouvoir la dénoncer, mais ne m'étais pas montrée suffisamment prudente. Lors de l'une de mes pauses pipi, elle s'était introduite dans mon bureau et avait récupéré toutes les preuves compilées et religieusement rangées dans une pochette sottement intitulée « Preuves Merlu ». Elle avait éliminé les documents en même temps que mes espoirs dans la broyeuse du service.

Voilà pourquoi ce matin-là, lorsque M. Toubon, directeur de la bibliothèque, annonça qu'Édith Merlu était décédée durant le week-end, je passai sans discontinuer de la consternation à la joie coupable. Cette pauvre femme était morte et c'était éminemment regrettable, mais j'allais désormais venir travailler sereinement.

La bibliothèque ne comptait pas un nombre délirant d'employés. Établissement à taille humaine, elle constituait la plus petite des annexes parisiennes. Huit cadres, en tout

et pour tout : M. Toubon, le directeur, la Merlu, feu bibliothécaire en chef, Marie Martin, moi-même, son adjointe, Linda et Audrey, bibliothécaires de section, ainsi que les trois agents : Laurent, Daniel et Francis.

Je pris ma tête entre mes mains, imaginant avec émotion l'incroyable annonce. M. Toubon, me serrerait vigoureusement la main, mes collègues me féliciteraient, Audrey, mon alliée de toujours, immortaliserait la scène avec son smartphone, et je publierais un statut sur les réseaux sociaux qui serait *liké* par un minimum de soixante-trois personnes. Je pensais déjà au grand bureau avec ses immenses fenêtres et ses vastes placards, à la ligne directe ainsi qu'à la place de parking.

En reprenant le flambeau, j'allais développer au maximum l'activité de notre annexe. Déjà, j'imaginai des hordes d'usagers se pressant aux portes, assoiffés de culture et de services sur mesure. Quantité d'évènements, de rencontres formidables. L'ambiance serait beaucoup plus joyeuse. Terminé, le règne sinistre de la Merlu : j'allais rouvrir plus de créneaux pour les enfants – qu'elle détestait cordialement –, augmenter les rayonnages musicaux – quasi inexistants pour des raisons similaires – et ajouter des ouvrages de science-fiction – pour... Enfin, vous avez compris le principe.

La Merlu s'était étouffée avec un beignet alors même qu'ils étaient ses plus fidèles compagnons. Il fallait tout de même saluer l'effort d'originalité de la grande faucheuse : Félicie Sanchez, cinquante-huit ans, au service de la Merlu depuis dix ans pour deux heures de ménage hebdomadaire, l'avait retrouvée gisant dans son séjour comme un flan échappé d'un plat de service. Une main glissée dans sa besace fantaisie brodée de cupcakes aux couleurs discu-

tables, très certainement à la recherche de son téléphone portable, l'autre portée à sa gorge dans un geste désespéré. M. Toubon l'avait confirmé : à cinquante-cinq ans, fille unique, orpheline sans enfant et sans l'ombre d'un ami, Édith Merlu n'allait manquer à personne si l'on excluait, bien sûr, la pâtissière du 24, rue des Martyrs-de-la-Résistance.

Nous avons appris la nouvelle de bon matin. La journée s'annonçait longue, et il me fut impossible de me concentrer sur les tâches que j'avais prévu d'accomplir. Mon esprit divaguait, sans cesse happé par les passages réguliers de M. Toubon dans le couloir, qui, un téléphone vissé à l'oreille, s'empressait d'organiser la succession du poste, mais également par les jérémiades de Linda, qui pleurait comme si elle avait perdu sa mère. Je passai la tête par la porte du bureau et croisai le regard d'Audrey, à peu près aussi inquiète que moi : le flot de larmes que la grande blonde déversait menaçait d'inonder, au moins en partie, le rayon « heroic fantasy ». Laurent et Daniel ricanaient de tant de mièvrerie, tandis que Francis s'appliquait à reconforter la jeune femme en la pelotant au passage avec un air lubrique des plus maîtrisés.

À en juger par la tension qui régnait dans l'établissement, l'état de crise avait été décrété. Jamais je n'avais vu M. Toubon camper ainsi dans les locaux... En temps normal, notre directeur faisait quelques furtives apparitions, préférant de loin la gestion des sites plus importants. Son hypersudation prouvait d'ailleurs qu'il était clairement dépassé par les événements. Plusieurs fois, il convoqua Linda dans son bureau, très certainement pour la rappeler

à l'ordre. Il faut dire qu'elle offrait une curieuse image de la bibliothèque aux usagers perplexes.

Je m'isolai à nouveau dans mon bureau afin de réfléchir aux évènements récents. Si je voulais me montrer parfaitement honnête, la toute première chose à laquelle j'avais pensé en réalisant qu'Édith Merlu était décédée avait été d'imaginer ma voiture garée sur sa place de parking. Ces quelques mètres carrés de bitume me donnaient l'envie pure et simple d'entamer la danse des canards. Terminés, les tours du quartier pour dénicher une place non payante ; adieu, les quarts d'heure de retard ; et ciao, les contraventions qui allaient de concert. Oui, aussi abject que cela puisse paraître, instantanément après avoir appris la mort de ma supérieure, je m'étais mis à réfléchir à cette question incroyablement complexe : comment allais-je bien pouvoir occuper la demi-heure de liberté ainsi gagnée ? Prendre un vrai petit-déjeuner ? M'appliquer à faire un brushing digne de ce nom ? Choisir ma tenue, plutôt que de me rendre compte trop tard que j'avais enfilé une jupe alors que je n'avais qu'une jambe épilée ? Ou simplement gratter quelques instants supplémentaires de sommeil ?

Je fixais mon horloge Simpson, cadeau des collègues pour mon vingt-neuvième anniversaire. Homer croquait dans un donut en dodelinant de la tête : il me restait une petite heure de présence avant que n'arrive l'heure du déjeuner. Dans un souci de documentation, je me mis alors en quête des décès les plus débiles répertoriés sur la Toile. Les soixante minutes me séparant de la pause passèrent en un clin d'œil. La mort savait se montrer ingénieuse ; certains trépas valaient leur pesant de cacahuètes en travers de la gorge. Presque déçue, je pris conscience que la Merlu

n'avait pas le niveau requis pour intégrer le palmarès. Elle et son beignet fourré n'étaient par exemple pas le moins du monde en mesure de rivaliser avec le jeune homme qui s'était étouffé en avalant le soutien-gorge à paillettes d'une strip-teaseuse...

Lorsque je rejoignis Audrey pour le déjeuner, elle me conforta dans l'idée que j'étais la plus à même de récupérer le poste de ma supérieure. Linda annonça en pleurnichant ne pas être en mesure de nous accompagner, trop émue qu'elle était pour avoir de l'appétit, ou bien plus certainement ravie d'avoir trouvé le parfait alibi pour sauter un repas et conserver ainsi son insupportable taille de guêpe.

Linda détonnait complètement de nous autres, simples citoyens lambda qui rivalisaient autant de banalité que d'insignifiance crasse. Elle avait beau avoir rejoint notre équipe depuis plusieurs mois, il m'était impossible de m'accoutumer pour de bon à sa présence. Linda semblait en permanence tout juste descendue du ciel, ou plus simplement du podium d'un défilé haute couture. La voir conseiller des mères de famille en romans sentimentaux et autres biographies de chanteurs paraissait tout aussi improbable que de surprendre une orchidée au beau milieu d'un tas de fumier. Lorsqu'elle avait pris le poste de Brigitte après son départ en retraite, j'avais cherché discrètement des yeux une caméra cachée dans l'un de nos rayons. Chose assez incroyable, elle avait réussi la prouesse technique de se faire discrète et de s'intégrer à l'équipe, malgré ses tops à paillettes et ses talons de douze centimètres. Lorsque M. Toubon, au bout d'une semaine, m'avait de façon impromptue demandé ce que je pensais d'elle, j'avais souri et m'étais retenue de lui dire

le fond de ma pensée : Linda était fabuleusement belle, mais malheureusement con comme un manche.

Le déjeuner, composé d'un sandwich triangle insipide et d'un moelleux ayant plus de points communs avec du carton détrempe qu'avec quoi que ce soit qui se rapporte au chocolat, eut pour moi la saveur d'un repas de communion. Audrey, fervente supportrice, me l'assurait : elle sentait le vent tourner et il portait avec lui le fumet du cassoulet servi à la cafétéria. Preuve supplémentaire, s'il en fallait, je trouvai à mon retour les garçons particulièrement mielleux, visiblement conscients que l'ère Marie Martin allait débiter sous peu, et, le cœur gonflé de bons sentiments, je me fis la promesse d'approvisionner régulièrement mes troupes en viennoiseries. L'après-midi se déroula comme dans un rêve, et la dernière heure arriva bien vite. Je quittai les locaux en envoyant un doux baiser à ma future place de parking avant de parcourir les huit cents mètres qui me séparaient de l'endroit où était stationnée ma voiture.

Si j'avais eu un fiancé je l'aurais certainement emmené dîner à La Soupière, mais il manquait une variable de poids à mon équation, et j'allais me contenter de convier Olivia à manger thaï.

Olivia habitait l'appartement situé juste au-dessus du mien. Il y avait bien longtemps qu'elle était passée du statut de voisine à celui d'amie. Pas un jour sans qu'elle déboulât chez moi pour quelque raison que ce soit. Et vice versa, bien entendu. Tout était prétexte : mes problèmes de boulot, ses problèmes de boulot, ses histoires de cœur improbables, dont les scénaristes de *soap* devaient secrètement s'inspirer. De temps à autre, nous évoquions mes propres problèmes amoureux, mais depuis ma rupture avec Hugo,

le sujet s'apparentait à l'étude du néant. Bien évidemment, nous décortiquions également la vie des autres locataires avec délectation. C'était devenu notre passe-temps favori, et, entre les adultères, les ados en crise, quelques cougars et un certain nombre de familles nombreuses dépassées, nous avions de quoi nous régaler.

Olivia avait mis au point un code digne des campus américains : celle qui ne voulait pas être dérangée devait positionner une chaussette sur la poignée de sa porte d'entrée. Cette signalisation valait plus pour mon amie que pour moi. Depuis que mon ex avait quitté ma vie, mes chaussettes n'avaient quitté ma commode que dans l'unique but d'envelopper chaudement mes pieds. Le laiton de la poignée de mon amie, quant à lui, était d'un poli étincelant...

Il ne nous fallait pas beaucoup plus comme prétexte qu'une rediffusion de *Dirty Dancing* sur une obscure chaîne de la TNT pour nous retrouver autour d'un plateau-télé. J'aimais la simplicité de notre amitié et j'étais heureuse de l'imaginer se réjouir pour moi.

En passant devant la vitrine de la boutique de luxe située à l'angle de ma rue, je restai bouche bée. Une splendide tenue bleu nuit me tendait les bras par l'entremise d'un mannequin inerte à la tête curieusement penchée et au regard glaçant. Jamais je n'avais jusqu'à présent osé pénétrer dans ce sanctuaire de la mode, réservé en règle générale aux ballerines de la vie dont je ne faisais pas partie. Mais quelque chose en ce jour particulier me poussa à franchir le seuil. La vendeuse n'eut pas besoin d'user de beaucoup de phrases toutes faites pour que je me laisse convaincre. Certes, l'ensemble était bien trop habillé pour arpenter les allées d'une bibliothèque, mais l'idée de relever le niveau

vestimentaire qui y régnait me parut une saine initiative. Nul doute que les habitués me seraient reconnaissants de remonter une moyenne sérieusement grevée par Francis et son éternel combo chaussettes de tennis-mocassins à glands, ou encore Laurent et sa collection de pantalons feu de plancher vintage. D'un air de défi je toisai mon reflet dans le miroir plain-pied de la boutique et achevai de me persuader. Linda n'avait peut-être pas tout à fait tort : un peu de glamour ferait du bien à tous. Le cœur léger, le portefeuille on ne peut moins, et les bras encombrés, je rentrais chez moi.

Convoquée quelques minutes plus tôt par SMS, Olivia tambourina à ma porte. Comme prévu, mon amie enchaîna plusieurs séries de bonds assez curieux dans les trente-trois mètres carrés que comptait mon appartement à l'annonce de ma future promotion.

– Tu signes quand ?

– Je ne sais pas encore précisément... Mais Toubon nous a convoqués à une réunion extraordinaire... demain à neuf heures !!! annonçai-je en ménageant mon effet.

– Hiiii !!!! Que je suis heureuse pour toi ! Bon, enfin, quand même, quelle mort atroce, quand on y pense !... Elle n'avait pas de chiens ? Un jour de plus, et ils auraient probablement commencé à la dévorer.

– J'ai honte de me réjouir, Olivia. Ça va être terrible pour mon karma, tout ça.

– Tu ne l'as pas étouffée, que je sache !

Preuve que certaines entités célestes s'étaient consultées pour achever de me faire passer une magnifique journée, une rediffusion de *Coup de foudre à Notting Hill* s'invita sur mon écran. Olivia admira ma nouvelle tenue tout en se bâfrant de *kai yang*.

– C'est pas un poil trop habillé pour aller bosser ?

J'éloignai les vêtements de sa portée pour éviter toute tache de sauce aigre-douce.

– Je dois montrer l'exemple.

Elle acquiesça d'un air entendu, puis spécula sur l'augmentation prochaine qui me permettrait de m'offrir un abonnement dans une salle de sport ou bien mon poids en chocolat. Sur les coups de minuit, consécutivement à douze bâillements d'une ampleur assez remarquable, Olivia regagna son appartement. Je me couchai sans tarder, bien décidée à me présenter le teint frais à mon accession au trône.

Je dormis comme un bébé. Vêtue de ma tenue hors de prix, je survolai des contrées de livres en chevauchant d'immenses beignets volants.